

La machine

En 1996, les travaux de réhabilitation du Collège de France ont permis la découverte d'un manuscrit très épais de petit format. Bien conservé dans une boîte de fer doublé de velours, celui-ci comprend deux dessins d'un appareil difficile à identifier. Les autres feuillets sont d'une écriture serrée prodigue en abréviations et en digressions dans plusieurs langues dont le slavon. Analyses chimiques et spectrales datent le document du dernier quart du dix-septième siècle. Seules sont dans le domaine public les quelques pages reproduites ici.

« Dieu soit loué, je suis revenu. La machine que j'ai conçue m'a à nouveau fidèlement transporté dans le temps. L'essai réussi de l'an dernier, un modeste bond de cinq ans, me poussait à agir vite puisque j'avais vu mon nom en lettres d'or dans la liste des professeurs du Collège Royal ayant confié leur âme au Seigneur.

Conscient de la proximité de ma mort, j'ai accepté les imperfections de ma machine. N'ayant pas réussi à la doter d'une mobilité géographique, j'en serais réduit à ne découvrir l'avenir qu'aux alentours du Collège Royal. Pourtant, vus les recherches auxquelles j'ai consacré ma vie, combien m'aurait comblé la visite de la Russie ou de l'Asie centrale.

Aiguillonné par la curiosité scientifique, j'ai choisi pour cet ultime voyage l'an 2000. Y retrouverait-on cette même grande peur qu'en l'an 1000, cette même crainte de l'Antéchrist et cette même attente de la fin du monde si magistralement décrites par les chroniqueurs de l'époque ?

Enjambrer trois cent ans et plus ans représentait une prouesse de l'esprit mais me faisait aussi courir le risque de parvenir au-delà du Jugement dernier et là, la raison vacille. Confiant dans la sagesse du Tout Puissant qui ne laisserait pas une de ses créatures violer ses desseins, j'ai mis de l'ordre dans mes affaires de ce monde et de ce temps, annoncé une mission diplomatique dans la lointaine Slavonie, simulé un départ jusqu'à Rambouillet avant de regagner secrètement les sous-sols du Collège Royal où je dissimule mon invention.

Je suis arrivé, sans accroc, à l'automne 1999 (la machine n'est pas très précise pour de tels bonds temporels). Quel plaisir de constater que le bâtiment, agrandi et rebaptisé Collège de France, était toujours un temple de la pensée même si le cours consacré aux « fers à cheval non uniformément hyperboliques » (apparemment des mathématiques) m'a laissé songeur.

Dans le quartier des rues ont été percées, de somptueux bâtiments érigés, d'autres modifiés ou détruits mais rien qui empêche de se sentir chez soi. Les voies se nomment encore Condé ou Monsieur le Prince. La Sorbonne accueille toujours son flot d'étudiants qui semblent largement moins querelleurs que dans mon siècle. Peut-être un bienfait de la présence d'innombrables filles qui fréquentent, sans doute, les mêmes études et, sûrement, les mêmes tavernes.

Les améliorations techniques ont réglé le problème des eaux usées. Les excréments ne se déversent plus sur les pavés. Et quel bonheur d'être débarrassé de l'irascibilité des chevaux et de ceux qui les montent.

Le son a été domestiqué de façon particulièrement remarquable. Rendu minuscule, il permet à tout un chacun de se promener avec une petite boîte qui permet de parler en toute discrétion aux personnes de son choix. A l'inverse, les tapisseries animées des tavernes (appelées TV) montrent des foules immenses hurlant et entrant en transe sur les rythmes sauvages donnés par quatre ou cinq musiciens en guenilles et en sueur.

Etonnant spectacle que celui de la rue. Plus aucun moyen de savoir qui est qui. La personne de qualité s'habille comme le portefaix et en dix jours à sillonner le quartier je n'ai pas croisé trois soutanes. Quelques-uns à la démarche assurée, au verbe haut et à l'étoffe plus fine pourraient être des nobles, mais leur allure constamment pressée et leur emploi sans limite de la petite machine à voix dénotent une condition qui ne peut en aucun cas dépasser celle des marchands. Et tout le monde arbore une dentition de jeune homme, bien plus agréable à regarder que celle de notre Roi. La mienne, qui à mon siècle peut sans forfanterie être considérée parmi les meilleures, me fait honte et j'en suis réduit à recourir à tous les expédients qui permettent de parler sans ouvrir la bouche ou en la masquant.

Parlant de Roi, il est fort probable qu'il n'y en ait plus en France, Alors qu'une tapisserie animée m'a montré la reine d'Angleterre, Elisabeth II, et sa cour. Quand je pense qu'Elisabeth Ière était morte largement avant ma naissance, quelle admirable continuité. La loi salique des Francs n'a pas été capable de franchir autant de siècles. Le Royaume serait-il revenu aux règles politiques des cités grecques tant étudiées et vantées par certains de mes collègues ?

C'est en contemplant une de ces tapisseries que j'ai pour la première fois entendu mentionner le bug de l'an 2000. Entre deux de ces parties de paume où les joueurs frappent avec une force stupéfiante, trois femmes et un homme en débattaient. Même s'ils restaient courtois, leur inquiétude était perceptible. Dans « Bug » j'ai immédiatement reconnu l'antique et vénérable racine indo-slave « bog » qui désigne la divinité, source unique de toute vie. Mon intuition était donc exacte : l'an 2000 charriait les mêmes craintes que l'an 1000.

Mais alors comment expliquer que, dans la rue, chacun continue à vaquer à ses affaires sans prêter la moindre attention à cette imminente fin du monde. Aucune relique portée en procession, ni chant ni prière, pas le moindre cortège de pénitents, absence de repentance publique, nulle foule accrochée aux basques d'illuminés se prétendant en connexion directe avec le Royaume du Christ. La Religion Prétendue Réformée l'aurait-elle finalement emporté y compris dans le Royaume de France ? Ou alors, et cela expliquerait l'absence de soutanes dans les rues, le clergé, dissimulé aux yeux du vulgaire, intercède-t-il sans relâche, selon des rites qui m'échappent, pour présenter l'humanité sous ses meilleurs atours devant le Bog juge.

Un soir dans un burger, ces auberges où se nourrissent les bourgeois, un homme du peuple est venu s'asseoir à mon côté. « Vous y croyez, vous à, ce « bullshit » (sans doute une adaptation locale de « boule de suif ») ? m'a-t-il apostrophé en désignant la tapisserie en face de nous où, entre des images d'Apocalypse, de beaux esprits s'écharpaient à nouveau sur le Bog de l'an 2000. « Il ne se passera rien, je vous en fiche mon billet. Si seulement le net pouvait exploser, quelle libération pour la planète. Nous retrouverions l'amour du prochain, la fraternité, l'aide aux faibles. Mais non, les marchands du Temple vont à nouveau l'emporter ».

J'ai regagné pensif le collège de France où j'avais en toute discrétion installé mes quartiers. Avais-je eu affaire à un ivrogne, à un illuminé ou à un prophète. J'allais m'endormir lorsque la Révélation m'a frappé : cet homme savait car lui aussi avait voyagé dans le temps. Ayant

jeté un coup d'œil au XXI^e siècle, il avait vu le Bog de l'an 2000 disparaître comme la grande peur de l'an 1000. Sa mobilité était-elle due à mon invention ? Idée saugrenue puisque je n'en avais parlé à personne. Quoique, quoique ... Grâce au Ciel j'étais toujours bien vivant.

Sans attendre l'aube, je suis rentré dans mon siècle documenter mon invention afin que les générations futures puissent l'améliorer ».

En 1996, trente-deux heures après sa découverte, le manuscrit a été classé hyper confidentiel défense.